

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Maier, Charles S., Hoffmann, Stanley, et Gould, Andrew (ed.), *The Rise of the Nazi Regime : Historical Reassessments*. Boulder (Col.) et Londres, Westview Press, Coll. « A Westview Special Study », 1986, 171 p.

par Paul Létourneau

Études internationales, vol. 17, n° 3, 1986, p. 698-700.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/702065ar>

DOI: 10.7202/702065ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Roosevelt aurait sûrement été, comme la coopération soviéto-occidentale, au nombre des victimes de la Guerre froide (...). Toutes ces preuves de tensions et de désaccords anglo-américains ne changent rien au fait que Churchill, Roosevelt et leurs nations étaient et restent des alliés remarquablement proches. Mais dépourvue du mythe romancé, cette relation était faite d'intérêt mutuel, comme les autres alliances » (vol. I, pp. 15 et 19).

Kimball a rassemblé un récit exemplaire d'histoire diplomatique et de politique internationale. *Churchill et Roosevelt* mérite d'être salué en tant que récit utile de cette période de même qu'en tant que contribution majeure aux travaux existants. (*Traduit de l'anglais*)

André G. KUCZEWSKI

Administration and Policy Studies
McGill University, Montréal

MAIER, Charles S., HOFFMANN, Stanley et GOULD, Andrew (ed.), *The Rise of the Nazi Regime: Historical Reassessments*. Boulder (Col.) et Londres, Westview Press, Coll. "A Westview Special Study", 1986, 171 p.

À l'occasion du cinquantième anniversaire de la prise du pouvoir par les nazis, à Berlin, dans l'enceinte du Reichstag, et à Harvard, on s'est efforcé de faire le point sur la recherche abondante qui existe sur le nazisme. Suivant l'exemple de la conférence précédente, *The Rise of the Nazi Regime* présente les contributions d'une quinzaine d'historiens, de sociologues et de politicologues qui se sont réunis à l'Université de Harvard en 1983. (Quant à l'ouvrage collectif publié à la suite de la conférence de Berlin, il est paru sous le titre de: Broszat, M. et al. (ed.), *Deutschlands Weg in die Diktatur. Internationale Konferenz zur nationalsozialistischen Machtübernahme im Reichstagsgebäude zu Berlin*, Sideler Verlag, 1984.) Cet ouvrage propose un « tour d'horizon » assez complet des différentes interrogations contemporaines sur ce phénomène. Les communications, ainsi que les résultats des discussions, sont regroupés en parties souvent hétérogènes. Les sujets

d'interrogations et de discussions demeurent nombreux jusqu'à aujourd'hui et les participants les ont presque tous couverts: ils ont examiné les raisons qui expliquent l'effondrement de la République de Weimar, la nature et l'origine du support nazi, le rôle du dictateur, la fonction de l'idéologie et de l'antisémitisme, les différentes formes de « résistance », l'attitude des différents groupes sociaux et organisations féminines, l'évolution des relations entre les dirigeants politiques, économiques et militaires, les perceptions et les prises de position des principaux responsables politiques occidentaux. Puisque l'espace nous manque pour présenter en détail toutes ces contributions, nous nous limiterons à celles qui nous paraissent être les plus importantes.

L'introduction de l'historien Charles S. Maier présente une belle synthèse de ce livre. Il souligne entre autres les approches différentes qui se confrontent, souvent aussi « éloignées que des préférences politiques ou idéologiques ». Certains préfèrent analyser l'histoire à partir de « groupes dirigeants », d'autres à partir de la « base »; certains mettent l'accent sur le fait que le nazisme est un phénomène unique alors que d'autres s'intéressent aux similarités avec des régimes à structures semblables et s'efforcent de développer une typologie générale; sans oublier les fonctionnalistes qui s'opposent aux intentionnalistes puisque, selon eux, les convictions idéologiques n'expliquent pas tout et qu'il faudrait plutôt accorder plus de place aux circonstances et à la dynamique des rivalités administratives qui caractérisaient si bien ce régime. En fait, pour Charles S. Maier, il s'agit là de « modes alternatifs qui nous aident à mieux saisir le passé historique » (p. XVII).

David Abraham, dans « l'effondrement de Weimar », souligne que la République au début des années trente ne reposait ni sur un consensus des élites, ni sur le consentement populaire. De plus, le seul parti véritablement républicain, le parti social-démocrate, était plutôt un groupe de pression, représentant trop rigide des ouvriers syndiqués et résolu à préserver à tout prix les acquis de la politique sociale la plus avancée au monde. Ces trois

problèmes ont agi les uns sur les autres et ont conditionné la paralysie du système politique. Dans « La prise du pouvoir par les nazis », William S. Allen complète cette perspective en examinant les groupes d'électeurs qui étaient attirés par le national-socialisme. Mis à part les régions où les catholiques étaient fortement concentrés (environ 25 % de la population) et les marxistes (communistes et beaucoup de sociaux-démocrates), les nazis ont recueilli un support dans toutes les couches de la société. Plus particulièrement chez les agriculteurs, environ 30 % de la population, chez les habitants des petites villes qui se sentaient menacés par la modernisation, puis, dans un troisième groupe clairement identifiable, auprès des électeurs qui avaient supportés précédemment les partis en pleine décomposition de la classe moyenne ou ceux qui s'étaient abstenus. Enfin, les nazis ont beaucoup profité de la nouveauté qu'ils représentaient, de leur opportunisme, puisqu'ils pouvaient présenter des messages différents à des segments différents de l'électorat, et de l'effet d'entraînement (*band wagon effect*) dont ils ont bénéficié au moins entre 1929 et 1932. À l'élection de juillet 1932, les nazis recevront un support massif de l'électorat : 37 %, leur meilleur résultat (p. 13).

En analysant les différentes théories sur le nazisme, Saul Friedländer, dans « Nazisme : fascisme ou totalitarisme ? », remet en question les approches courantes de ce phénomène puisqu'elles ne parviennent pas à expliquer suffisamment le rôle central et l'autonomie de l'idéologie anti-sémite. Ainsi, par exemple, la structure totalitaire du régime n'explique que la méthode de destruction, non les raisons de celle-ci. Lors de l'application de la « solution finale », l'ennemi juif sera exterminé dans le plus grand secret, peu importait les lourdes pertes en main-d'oeuvre que cela impliquait pour l'économie de guerre qui avait pourtant désespérément besoin de bras et de cerveaux : il s'agissait « d'un objectif sacré et non un moyen d'atteindre d'autres objectifs » (p. 30). Pour Friedländer, l'anti-sémitisme est une priorité irréductible de l'idéologie nazie. Il représente une fin en soi, beaucoup plus importante que l'anti-bolchévisme. Pour lui, l'anti-sémitisme et la solution finale remettent

en question les interprétations globales du nazisme et les typologies générales telles que « fascisme » ou « totalitarisme ».

L'étude du rôle de l'armée, de l'industrie et de la bureaucratie dans le III^e Reich, permet à Michael Geyer, « Les élites traditionnelles et le leadership national-socialiste », d'avancer que si le contrôle du pouvoir politique était crucial pour un régime qui se veut totalitaire, les nazis durent s'accommoder de forts groupes relativement autonomes jusqu'en 1938-1939. Ils devront même opter pour un véritable « coup d'État » (1938) contre les généraux afin de s'accaparer du monopole du pouvoir. Parallèlement, durant les cinq ou six premières années du régime, la mise au pas n'aura été acquise que graduellement dans l'industrie et la bureaucratie. On ne pourra donc parler d'un contrôle quasi absolu de la situation par les nazis qu'à la veille de la guerre.

Edward W. Bennett, « Variété des perceptions : vues occidentales de l'Allemagne nazie », s'intéresse pour sa part aux différentes perceptions, française, anglaise et américaine, du régime national-socialiste. Il conclut qu'il était fort difficile de mesurer à sa juste valeur la menace que pouvait représenter cette dictature en 1933. D'ailleurs, ces erreurs de perception n'auront-elles pas été partagées par tant d'Allemands souvent fort éclairés ? La difficulté intrinsèque de se comprendre à travers des frontières physiques et culturelles, l'isolement relatif des communautés nationales, les leçons que l'on tire de notre histoire ou les perceptions de ce que l'on considère être nos intérêts nationaux ne constituent-ils pas autant de facteurs d'erreurs de perception ? L'Occident sera désuni et lent à comprendre le danger nazi. Vers « la fin de 1933, les leaders des pays occidentaux commenceront à penser – souvent avec beaucoup de réticence – à l'éventualité d'une guerre avec l'Allemagne, quoique durant six années ils continueront à nourrir l'espoir qu'une telle guerre pourrait être évitée » (p. 128). Dans ce même ordre d'idée, lors de la discussion qui suivit, Stephen Schuker exposera la rationalité de la politique de l'« *appeasement* » de Chamberlain. En fait, compte tenu des préoccupations du Premier ministre britannique, et

bien qu'il fut l'un des rares chef d'État à lire tôt *Mein Kampf* dans sa version allemande originale, il ne pouvait qu'opter pour cette politique conciliante, qui semblait le mieux correspondre à la situation, tout en rognant le plus possible sur le budget de la défense jusqu'en 1939. Pour sa part, la France, préoccupée qu'elle était par ses problèmes internes, ne sera pas mieux préparée militairement en 1939 puisqu'elle aura sous-estimé l'éminence du danger.

Nous conseillons la lecture de ce livre à tout ceux qui veulent s'orienter dans l'énorme littérature sur le III^{ème} Reich. Non seulement des références bibliographiques relèvent les contributions récentes les plus importantes sur ce sujet, mais aussi cet ouvrage est fort utile pour qui veut s'informer des principales interrogations qui demeurent encore ouvertes et des études qui restent à faire.

Paul LÉTOURNEAU

*Département des sciences humaines
Collège militaire royal de St-Jean, Canada*

RABINBACH, Anson & ZIPES, Jack, *Germans and Jews Since the Holocaust: The Changing Situation in West Germany*. New York and London, Holmes & Meier Publishers 1986. 373 p.

Les études publiées dans ce volume ont paru initialement dans trois numéros spéciaux de la revue *New German Critique*. Certaines sont des réimpressions de chapitre figurant dans d'autres livres, certaines études ont été préparées dans le cadre du projet mentionné ci-dessus, ce qui explique le manque d'unité de l'ouvrage. Le livre est divisé en quatre parties. La première est consacrée aux fondements historiques du dialogue entre les Allemands et les Juifs. La deuxième contient l'illustration de la réponse juive aux problèmes soulevés par l'histoire des rapports entre les deux populations. Elle est composée principalement d'une série d'essais à caractère autobiographique écrits par les représentants de la génération d'avant-guerre et par de jeunes intellectuels juifs nés après la guerre dans la République Fédérale d'Allemagne. La troisième

partie est composée d'une série d'études systématiques sur la réaction provoquée en Allemagne de l'Ouest et en Autriche par la projection à la télévision du film américain *Holocaust*. Enfin la quatrième partie est une réévaluation du problème de l'antisémitisme.

Le livre tout entier a été écrit à l'ombre de l'École de Francfort, ce groupe de sociologues et de politologues parmi lesquels les plus connus sont Max Horkheimer, Theodor Adorno, Hannah Arendt, Herbert Marcuse. Ceux qui ont apporté une contribution intellectuelle plus importante sont Walter Benjamin et Gershom Scholem, mais ils ne font pas partie du groupe central. Le point de départ de cette collection d'essais est constitué par quelques citations de Gershom Scholem qui s'était séparé de ses amis avant la guerre pour partir dans la Palestine sous mandat britannique et se spécialiser dans l'étude de la mystique juive. L'histoire d'amour entre les Juifs et les Allemands a toujours été unilatérale, une simple fiction, a écrit Scholem après l'holocauste. Il ne peut y avoir de dialogue après Auschwitz a-t-il affirmé catégoriquement. Le livre tout entier tend à réfuter la thèse de Scholem. Il ne réussit pas, ne fut-ce que parce que les jeunes juifs qui sont restés en Allemagne ou qui l'ont quitté pour s'établir en Israël ou aux États-Unis tout en restant fidèles à la langue et à la culture allemande ne sont pas de la taille intellectuelle de ceux qui ont quitté le pays entre 1933 et 1938. Ce que cette collection de textes assez divers réussit est de donner une analyse thématique et quantitative de l'impact du film *Holocaust* sur les masses et sur les intellectuels allemands.

Les trois premiers essais discutent l'après-Auschwitz (Anson Rabinbach), les vicissitudes juives dans l'Allemagne de l'Ouest (Jack Zipes) et l'antisémitisme drapé en antisionisme de la Nouvelle Gauche (« Dans la maison du bourreau » de Detlev Claussen). Les trois auteurs examinent la place des Juifs dans l'histoire de l'Europe et de l'Allemagne, analysent les relations entre Juifs et Allemands de 1945 à 1980 et les résultats du vide provoqué par l'annihilation d'une population entière et par l'émigration. Il y avait 500,000 Juifs en Allemagne au début des années 30, il y a